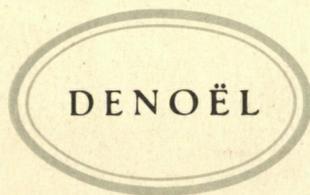


Georges Perec

Quel petit vélo
à guidon chromé
au fond
de la cour?



Extrait de la publication

***Quel
petit vélo
à guidon chromé
au fond
de la cour ?***

DU MÊME AUTEUR

Ces ouvrages ont paru en première édition dans la collection
« *Les Lettres Nouvelles* » dirigée par Maurice Nadeau

Les choses, Julliard, 1965.

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, Denoël, 1966.

Un homme qui dort, Denoël, 1967.

La Disparition, Denoël, 1969.

W ou le Souvenir d'enfance, Denoël, 1975.

La boutique obscure, Denoël-Gonthier, collection « Cause commune », 1973.

Chez Hachette/P.O.L :

Je me souviens (Les Choses communes I), 1978.

La Vie mode d'emploi, 1978.

La Clôture et autres poèmes, 1978.

Théâtre I, 1981.

Penser/Classer, Hachette, 1985.

Chez d'autres éditeurs :

Les Revenentes, Julliard, collection « Idée fixe », 1972.

Espèces d'espaces, Galilée, collection « L'Espace critique », 1974.

Alphabets, Galilée, collection « Ecritures/figures », 1976.

Un cabinet d'amateur, Balland, 1979.

Les Mots croisés, Mazarine, 1979.

L'Éternité, Orange Export LTD, 1981.

Mots croisés II, P.O.L/Mazarine, 1986.

Ouvrages en collaboration :

Petit Traité invitant à l'art subtil du go, Christian Bourgois, 1969.

Oulipo : Atlas de la littérature potentielle, Gallimard, collection « Idées », 1981.

Récits d'Ellis Island, avec Robert Bober, Éditions du Sorbier, 1980.

Traductions :

Harry Mathews : *Les Verts Champs de moutarde de l'Afghanistan*, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1975.

Harry Mathews : *Le Naufrage du stade Odradek*, Hachette/P.O.L, 1981.

*Georges
Perec*

Quel
petit vélo
à guidon chromé
au fond
de la cour ?

Denoël

© by Éditions Denoël, 1966
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN : 2.207.23483-5

Récit
épique en prose
agrémenté
d'ornements versifiés
tirés
des meilleurs
auteurs
☉ ☿
par
l'auteur de
comment
rendre
service
à
ses amis

(Ouvrage couronné
par diverses Académies
Militaires)

***Ce récit est dédié à L. G.
en mémoire de son plus beau fait d'armes
(mais si, mais si).***

C'était un mec, il s'appelait Karamanlis, ou quelque chose comme ça : Karawo ? Karawasch ? Karacouvé ? Enfin bref, Karatruc. En tout cas, un nom peu banal, un nom qui vous disait quelque chose, qu'on n'oubliait pas facilement.

Ç'aurait pu être un abstrait arménien de l'École de Paris, un catcheur bulgare, une grosse légume de Macédoine, enfin un type de ces coins-là, un Balkanique, un Yoghourtophage, un Slavophile, un Turc.

Mais, pour l'heure, c'était bel et bien un militaire, deuxième classe dans un régiment du Train, à Vincennes, depuis quatorze mois.

Et parmi ses copains, y'avait un grand pote à nous, Henri Pollak soi-même, maréchal des logis, exempt d'Algérie et des T.O.M. (une triste

histoire : orphelin dès sa plus tendre enfance, victime innocente, pauvre petit être jeté sur le pavé de la grande ville à l'âge de quatorze semaines) et qui menait une double vie : tant que brillait le soleil, il vaquait à ses occupations margistiques, enguirlandait les hommes de corvée, gravait des cœurs transpercés et des slogans détersifs sur les portes des latrines. Mais que sonne la demie de dix-huit heures, il enfourchait un pétaradant petit vélomoteur (à guidon chromé) et regagnait à tire-d'aile son Montparnasse natal (car il était né à Montparnasse), où que c'est qu'il avait sa bien-aimée, sa piaule, nous ses potes et ses chers bouquins, il se métaphormosait en un fringant junomme, sobrement, mais proprement vêtu d'un chandail vert à bandes rouges, d'un pantalon tire-bouchonnant, d'une paire de godasses tout ce qu'il y avait de plus godasses et il venait nous retrouver, nous ses potes, dans des cafés où c'est que nous causions de boustifaille, de cinoche et de philo.

Et le matin, le Pollak Henri, il renfilait la tenue militaire, la chemise kaki, le pantalon kaki, le calot kaki, la cravate kaki, le blouson kaki, l'imperméable beige et les chaussures marronnes, il remontait sur son pétaradant petit

vélocipède (à guidon chromé), il refaisait, le cœur gros, le trajet dans le sens inverse, abandonnant ses chers bouquins, nous ses potes, sa piaule et sa bien-aimée, et même son natal Montparnasse (car c'est là qu'il avait né) et réintégrait le Fort Neuf de Vincennes, où l'attendait une dure journée pareille à toutes celles que le bon Dieu de bon Dieu de Saloperie de Service militaire lui faisait depuis quatre cent soixante et onze jours et lui ferait encore (mais n'anticipons pas) pendant trois cent soixante et dix et neuf.

Il pinçait les lèvres, le Pollak Henri, il rectifiait la position, il passait, menton en avant, devant le grand drapeau aux trois couleurs, devant le poste de garde, devant le capitaine, qu'il saluait, le lieutenant, qu'il saluait, le maréchal-des-logis-chef-adjoint-faisant-fonction-d'adjutant-intérimaire, qu'il ne saluait plus, préférant changer de trottoir, depuis le jour où ils avaient eu des mots, et les hommes de troupe, le brave Karaschoff, le brave Falem-pain, Van Ostrack (un sale raciste) et le petit Laverrière, chaleureusement surnommé Brise-Glace, qui le saluaient de divers cris d'oiseaux, car il était plutôt populaire, le Pollak Henri.

Alors commençait la dure journée du militaire labueur, avec les rapports, les appels, les rappels, la purée de pois figée, la bière tiède, les quarts de pinard, les corvées, les temps morts, les exercices de style, les boîtes de conserve rouillées que des galoches expertes envoyaient valdinguer sur les pelouses pelées, les cigarettes, les mégots, les clopes.

Et Apollon, majestueux, n'en finissait pas d'arriver au Zénith. Les heures s'écoulaient comme au travers d'un sablier empli de grès (le lecteur déplorera sans doute la platitude de cette image : qu'il en apprécie, pourtant, la pertinence géologique).

Et à la tant attendue demie des dix-huit heures trente, Henri Pollak, notre pote à nous, si toutefois il n'était ni de garde, ni de piquet d'incendie, ni consigné, ni puni, serrait les mains molles de Karabinowicz, de Falempain, de Van Ostrack le sale raciste et du petit Laverrière (chaleureusement surnommé Brise-Glace), fourrait dans la poche gauche de son blouson kaki sa feuille de permission nocturne dûment tamponnée par la Semaine, enfourchait son pétaradant petit vélomoteur (à guidon chromé), saluait réglementairement le lieutenant de service, l'officier de bouche, l'ad-

judant d'office, le chef de block, le maréchal des logis de semaine, le brigadier de jour et les hommes de garde qui l'ovationnaient de divers cris d'animaux, car il était plutôt bien vu, Henri Pollak (pas fier, de la classe, une grande mansuétude sous des dehors peut-être un peu bourrus) et il prenait son vol tel l'oiseau de Minerve à l'heure où les lions vont boire, regagnait, à la vitesse de l'épervier aux yeux songeurs, son Montparnasse qui lui avait donné le jour et où l'attendaient sa bien-aimée, sa piaule, nous ses potes et ses chers livres, s'extirpait de la tenue tant honnie, se changeait en un tournemain en un flagrant civil, le torse à l'aise dans une camisole de cashmere, la jambe moulée dans une paire de djinns, le pied bien pris dans des mocassins patinés à l'ancienne, et venait nous retrouver, nous ses potes, dans le café d'en face, où l'on parlait Lukasse, Heliphore, Hégueule et autres olibrii de la même farine, car on était tous un peu fêlés à l'époque, jusques à des heures aussi avancées que nos idées.

Ach ! Quand même allez, c'était la belle vie pour les militaires !

Mais ne voilà-t-il pas, patatras, qu'un jour, tout s'écroula !

Il devait être deux heures, deux heures et demie, peut-être même trois heures moins le quart.

Et le susnommé Karaphon vint trouver le susnommé Pollak Henri (ai-je dit que c'était l'un de nos grands potes à nous ?) et, comme dit le fameux fabuliste,

Il lui tint à peu près ce langage :

— Il est venu à mes oreilles étonnées cette nouvelle qui me laissa tout à la fois pantois, perplexe, piteux, podagre et presque putréfié : le Haut, le Très Haut (béni soit-il) Commandement aurait décidé, l'on ne sait avec précision si

c'est sur le coup d'une impulsion subite ou après maintes et mûres réflexions, aurait décidé donc, le Haut Commandement, de confier à M. le Capitaine Commandant le Service des Effectifs l'exténuante tâche de préparer la liste de ceux-là d'entre nous qui, à la prochaine occasion, iront nourrir de leur sang ces nobles collines d'Afrique dont notre histoire glorieuse a fait des terres françaises. Il ne serait pas impossible, il serait même probable que le nom que ma famille porte avec honneur et dignité depuis cinq générations, et qu'elle m'a livré sans tache, figurât sur cette liste.

Et l'infortuné Karaplastm se mit à sangloter comme un petit enfant.

— Allons, allons, fit, goguenard, le maréchal des logis Pollak Henri, notre pote à nous, qui aurait bien voulu se trouver ailleurs, par exemple dans son Montparnasse natal, où qu'il était naquis et où qu'il avait son grand amour, son studio sans confort, nous ses copains et sa bibliothèque Oscar qu'il avait escroquée basement à son meilleur ami (c'était moi son meilleur ami).

— Foin de Philomachie, poursuivit, imperméable, Karamagnole, trêve de belligérance ; je n'aime pas la guerre, je ne veux pas aller me

battre ; je ne veux pas aller en Algérie ; je veux rester à Paris où vit la fille que j'ai dans la peau ; je veux la serrer dans mes grands bras forts.

— Eh ! Qu'y puis-je ? fit, badin et philosophe, notre ami Pollak Henri (maréchal des logis), troublé par ce soudain lyrisme.

— Mon ami, mon cher ami, mon distingué collègue, mon vieux poteau, mon pays, mon cochon de lait, continua, admirable, Karalero-wicz, ne me laisse pas en peine, aie pitié de moi, viens à mon secours !

— Eh ! Que puis-je ? fit derechef Henri Pollak, notre copain, maréchal des logis, natif de Montparnasse où qu'il avait venu au monde et où que se trouvaient présentement sa petite fiancée, son nid douillet, ses petits camarades (c'était nous ses petits camarades) et sa collection reliée de *Science et Vie*.

— Prends ta Djip, proféra l'autre d'une voix de Centaure, prends ta Djip, répéta-t-il, et me passe sur le corps. Me casse le pied que plus jamais ne puisse m'en servir à des fins meurtrici- des. Et que j'aïlle, traînant ma douleur et ma peine, d'hôpital militaire en militaire hôpital. Que la fée Convalescence me touche de sa baguette. Qu'elle m'accorde le plus long de ses

sursis. Et je le passerai, oui, je le passerai dans la couche de celle que j'ai dans la peau et l'on verra venir. Les Algériens nous flanqueront la pilule. Et peut-être même que la paix elle est signée à ce moment.

— De quoi ? De quoi ? fit l'ami Pollak Henri, plié en deux par cette extravagante requête.

Et de lui expliquer que — minute papillon — il était hors de question de faire des bêtises avant d'y avoir réfléchi, qu'il fallait voir à voir, qu'il avait à l'extérieur, dans le civil, à Montparnasse dont il était natif duquel, y étant né, des copains à lui (c'était nous les copains à lui), et qu'avant toute chose, il allait aller leur demander ce qu'ils en pensaient.

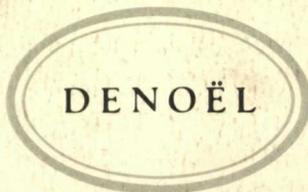
De fait, lorsque sonna la demie des dix-huit heures, le maréchal des logis Pollak Henri, dont je profite de l'occasion pour l'assurer à nouveau de mon indéfectible amitié, enfourcha son pétaradant petit vélomoteur (à guidon chromé), distribua alentour saluts confraternels et poignées de main nonchalantes, pédala dare-dare vers son natal Montparnasse qui l'avait vu naître et où c'est qu'il avait son seul amour, sa chambrette proprette, ses amis de toujours, sa bibliothèque de l'homme cultivé, s'extirpa de

Georges Perec

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour?

De temps à autre, il est bon qu'un poète, que n'effraie pas l'air raréfié des cimes, ose s'élever au-dessus du vulgaire pour, dans un souffle épique, exalter notre aujourd'hui. Car ne nous y trompons pas : ces courageux jeunes gens qui, au plus fort de la guerre, ont tout tenté (en vain, hélas !) pour éviter l'enfer algérien à un jeune militaire qui criait grâce, ce sont les vrais successeurs d'Ajax et d'Achille, d'Hercule et de Télémaque, des Argonautes, des Trois Mousquetaires et même du Capitaine Nemo, de Saint-Exupéry, de Teilhard de Chardin...

Quant aux lecteurs que les vertus de l'épopée laissent insensibles, ils trouveront dans ce petit livre suffisamment de digressions et de parenthèses pour y glaner leur plaisir, et en particulier une recette de riz aux olives qui devrait satisfaire les plus difficiles.



9 782207 234839

Extrait de la publication

4.88 
ISBN 2.207.23483.5
95 FF TTC